

Aux toilettes du Select, ce matin, elle n'a pas eu besoin de crier.

Elle a peut-être déjà rejoint la cohorte des anges.

*25 octobre 2019*

Quand je pense à notre rencontre, je m'aperçois qu'il y avait déjà, en germe, tout ce que nous vivons ensemble aujourd'hui.

C'était il y a plus de dix ans, dans un monastère de la vallée de la Roya. J'étais en résidence d'écriture et tentais de la prolonger tant que je pouvais car je n'avais plus ni appartement ni travail à Paris, ni même une petite somme de côté, suffisante pour revenir et tenir quelques jours en attendant de trouver une solution. Et puis j'y étais bien, au monastère franciscain de Saorge : il y avait de plus en plus de légumes au potager, j'allais bientôt pouvoir tremper mes pieds dans la rivière, on allait même en Italie à pied en passant par un col, les montagnes tout autour m'étreignaient sans m'étouffer, une lune de neige était encore accrochée au sommet de l'une d'elles, deux ânes brayaient tous les matins devant la grande porte du cloître comme dans un rêve que j'avais fait quelques mois plus tôt, des écrivains que j'aimais lire passaient y séjourner, et le directeur s'absentait de temps en temps, me laissant seul dans l'immense bâtiment, où je faisais des photos dans les couloirs austères ou l'église baroque à la nuit tombée.

J'avais rompu mes derniers liens amoureux, perdu bon nombre d'amis, et fui la situation pour venir écrire ici. À la fin de chaque mois, je demandais au directeur, Jean-Jacques Boin, si je pouvais rester un peu plus ; il acceptait sans me poser de question. Hkz lui avait demandé si elle pouvait venir avec dix jours d'avance ;

il avait dit oui. Il fumait son cigarillo en chantonnant dans les couloirs du monastère, plus préoccupé par la vie des lieux que par le respect des protocoles administratifs.

Hkz devait lire les *Élégies* à l'occasion du Printemps des Poètes. Je l'ai crainte un peu d'abord, quand elle est arrivée. Je m'étais fait au calme du lieu, j'avais passé ici quelques jours entièrement seul et il avait neigé, je n'étais pas prêt à voir débarquer tant d'histoires parisiennes en un endroit si reculé.

Elle était arrivée en avance pour deux raisons. La première concernait son immeuble, qui venait d'être classé en péril, vaguement consolidé par des ouvriers ayant laissé un désordre épouvantable chez elle : elle ne se sentait pas rassurée à l'idée d'y retourner, et ses amies ne voulaient plus l'héberger au-delà de deux ou trois jours. La deuxième était le poème de Rilke : elle avait décidé, non pas de le lire mais de le dire, bien que plusieurs années soient passées depuis la tournée. Et donc, pour cela, elle devait réapprendre le texte. Mais tout de même, dix jours, ce serait trop juste, il lui fallait un souffleur au cas où elle oublierait un mot. J'avais entendu son invitation. Je m'étais proposé.

Nous nous retrouvions tous les après-midis dans le réfectoire. Elle disait les *Élégies*, je lui soufflais les mots qui lui manquaient. À l'époque, il lui en manquait peu. Mais il était déjà question d'oubli.

Souffler, mais parler surtout, de la vie longuement, après la traversée des *Élégies*, jusque tard dans la nuit. De larges après-midis, de fulgurantes soirées à tenter de tracer des lignes avec la parole dans l'existence. Et puis parfois voir l'aube poindre, le bleu submerger les branches graciles du cerisier précoce par la fenêtre ovale, mais continuer de parler quand même, sans s'affoler.

Quelques jours, ainsi, dans la parole.

Dans la parole et la vie.

Comme rarement se dire. Se confier comme on s'offrirait. Garde-moi quelque part en toi.

Puis le jour du printemps, les élégies, le public, les trous de mémoire, ma voix de secours. Tout s'est très bien passé, Hkz a bien dit, j'ai bien soufflé — nous nous étions bien entendu-es.

Quand elle est repartie, je savais que je la reverrai. Je ne savais pas si j'allais trouver du travail, mais Hkz et moi étions devenu-es ami-es.

*26 octobre 2019*

J'ai toujours pensé qu'Hkz ferait un bon personnage de roman, mais elle se tenait au centre de sa propre légende et c'était à elle de la propager. Je n'ai vraiment commencé à écrire à son sujet que cet automne, quand son état s'est dégradé et que notre amitié s'est trouvée mêlée d'une dimension d'assistance. Face à l'angoisse de perdre quelqu'un, l'horreur de la mort annoncée, l'inacceptable, je fais ce que j'ai toujours fait : j'écris.

Je ne vois plus seulement une amie, mais un livre. Je ne lui donne plus rendez-vous uniquement par plaisir, mais aussi parce que je prépare quelque chose. Si je n'écrivais rien, je serais sans doute moins attentif, moins patient. Écrire est aussi une façon d'assurer Hkz de mon soutien. Mais je crains que ce texte, comme par magie, ne précipite sa mort. Je prête de très nombreux pouvoirs à l'écriture.

À Saorge, Hkz m'avait dit ne pas tolérer qu'on parle de quelqu'un comme d'un personnage : « C'est un sacré personnage celui-là... » « Personne n'est un personnage »,

rectifiait-elle. Peut-être me disait-elle cela parce qu'elle voulait garder toute autorité sur sa vie : ce serait elle qui la raconterait, elle ne deviendrait le personnage de personne, pas même du livre d'un ami écrivain.

Et pourtant les années qui suivirent ressemblèrent à un legs. À chaque fois que nous nous voyions, elle me livrait un nouveau pan de son existence, dont je devins, au fur et à mesure, l'un des dépositaires privilégiés. Bien sûr il y avait de grands noms, Patrice Chéreau, Jacques Rivette, Samuel Beckett, Roger Blin, Laurent Terzieff, Jean Babilée, Artavazd Péléchian, mais on ne s'y arrêtait pas plus que sur les autres, on ne les idolâtrait pas en tremblant d'admiration pieuse, on les évoquait seulement pour dire ce qu'ils avaient à voir avec elle, ce qu'ils lui avaient appris ou ce qu'elle avait fini par leur faire comprendre, au même titre que les clochards qui peuplaient le square en face de chez elle, ou la gardienne de son immeuble, Anna Rocha, et sa fille, Annabelle, ou l'enfant dans la rue, le chat, l'oiseau, le moucheron, son petit frère qui lisait *Sciences et Vie* dans le bois de Meudon : tout ce qui vit l'intéressait.

Un été, il y a deux ou trois ans, elle s'était prise de passion pour un homme qu'elle appelait Philoctète. Il était assis dans la rue du côté de la place Danton, par terre, sans mendier ostensiblement. Il avait un pantalon très raide, qu'on n'avait sans doute jamais lavé, et une chemise très propre au contraire, blanche et bien repassée. Elle prenait parfois le bus 86 uniquement pour le voir. Elle descendait à l'arrêt Odéon et tournait autour de la statue de Danton, observant Philoctète du coin de l'œil. Ses cheveux lui tombaient sur les yeux, mais un jour il avait dû les shampooiner, ils étaient blancs, légers, flottant autour de son visage radieux. Elle le suivait de

temps en temps lorsqu'il se déplaçait, pour savoir où il dormait. Elle l'avait abordé une première fois sous prétexte de lui offrir un jus d'orange, il n'en avait pas voulu. Elle était revenue à la charge, avec d'autres boissons, des pains au chocolat, un peu d'argent : il ne voulait rien d'elle. Et finalement, alors qu'elle souhaitait seulement lui parler, rien lui donner cette fois, il lui avait lancé, en la voyant presque transie se frayer un chemin jusqu'à lui à la sortie du métro Odéon, un « salut Minette » qui l'avait désensorcelée. « Salut Minette »... Elle n'avait rien trouvé à répondre, elle était rentrée chez elle. Et quand elle passait du côté de l'Odéon, elle ne le voyait plus. Comme s'il n'avait été qu'un rêve. Le fantôme d'un amour ancien. L'esprit de quelque chose qui s'était perdu.

Voilà le genre d'histoires qu'Hkz racontait. Des histoires vraies, pas les mémoires d'une comédienne éprise de sa gloire passée.

Quelquefois, pour me souvenir, j'essayais de prendre des notes après nos rendez-vous. Bien vite je renonçais. Il y avait trop de strates, et puis cet interdit aussi, qu'elle avait immédiatement posé sur ma rapacité éventuelle. À présent que ces souvenirs, ces noms et ces lieux disparaissent de sa mémoire, je m'autorise à les écrire. Le temps de l'écriture n'est pas le passé, ni le présent pur comme cette chronique pourrait le laisser accroire, ni l'anticipation mortifère comme je le crains parfois : non, le temps de l'écriture, c'est le trop tard. Tous les livres sont écrits au trop tard d'un indicatif vague, d'un impératif personnel, d'un conditionnel désamorcé. Et si les livres n'existaient pas, nous nous perdrons dans les arcanes du jamais.

J'écris l'histoire d'Hkz au trop tard pour que la grande vague du jamais ne la recouvre pas entièrement.

Tant pis si pour cela j'enfreins sa loi et la transforme en personnage. Le trop tard est un temps d'infraction. Trop tard de tout côté : trop tard pour tout retenir, trop tard pour se permettre d'oublier.

L'amitié est sacrée, mais l'écriture est une profanation. Et c'est parce qu'il y a des choses sacrées dans ce monde et des actes profanes pour les remuer, qu'on a l'impression que quelque chose reste vivant malgré tout. Mais évidemment cela ne se fait pas sans l'impression de s'emparer d'un trésor qui ne nous appartient pas.

Le matin de son départ du monastère, Hkz avait déposé devant ma porte une enveloppe qui contenait un billet de cinquante euros. Elle n'envisageait pas qu'on puisse demander un service à quelqu'un sans le payer au moins un peu, à la mesure de sa propre fortune. Elle avait reçu deux cents euros pour la lecture des *Élégies*, elle m'en donnait le quart. Il n'en avait jamais été question entre nous, mais cela lui avait semblé juste, soudain, avant de partir.

Comme ce billet inattendu, ce texte est ce qui de notre amitié me revient. Le livre qu'Hkz a écrit sur les derniers jours de Roger Blin s'intitule *Une dette d'amour*. Je pense intituler mon texte : *Le livre du revenir*.

Il ne s'agit pas de se souvenir (c'est trop tard), mais bien de revenir, c'est-à-dire de préparer Hkz à la possibilité de son retour.

Retour vers le néant d'où elle est apparue, et retour parmi nous, grâce à ces pages inquiètes de leur obscénité.

La seule ligne de conduite à laquelle je crois : l'inquiétude.

Comment savoir quand on vole un peu trop, ou bien seulement ce qu'il faut ?

27 octobre 2019

Si je nomme ici mon amie Hkz, c'est pour en faire un personnage, non la dissimuler. Ce serait absurde d'ailleurs, car ceux qui peuvent l'identifier, évidemment, y parviendront — et ceux qui ne connaissent pas Hermine Karagheuz, qui ne l'ont jamais vue jouer au théâtre ou dans un film, qui n'ont pas assisté à ses lectures de René Daumal ou Nerval en compagnie de son ami l'exégète Pacôme Thiellement, ne risquent pas de chercher à savoir qui sous ce nom se dissimule, puisqu'elle ne s'y dissimule pas mais au contraire s'y révèle (ou s'y révèle autant qu'il m'est possible de la révéler).

Hkz n'est pas ma création, mais celle d'Hermine Karagheuz. C'est par ces trois lettres, par cette contraction, qu'elle signe souvent les e-mails qu'elle m'adresse.

Hermine Karagheuz est née Hermine Karagheozian, mais elle voulait qu'on retienne son nom. Elle a supprimé le suffixe arménien *-ian*, qui marque la filiation. Devenue comédienne, elle n'a plus été la fille de personne. En turc, le *karagöz* est le nom du théâtre d'ombres. Elle s'est affranchie de son ascendance pour naître au théâtre. Je l'affranchis du théâtre pour que le récit l'avale. Hkz, la voilà.

29 octobre 2019

Comme promis, Bagheera vient à Paris. Nous prévoyons de nous retrouver chez moi avec Hkz autour d'un dîner, afin de discuter d'un éventuel relogement et l'assurer de notre aide. Si nous trouvons un appartement, il sera forcément plus petit que celui du Faubourg, un tri sera nécessaire, les photos des gens qu'elle a aimés ne tiendront pas toutes sur les murs, quelques objets seront remisés dans une cave, et la cave ne sera jamais assez vaste pour